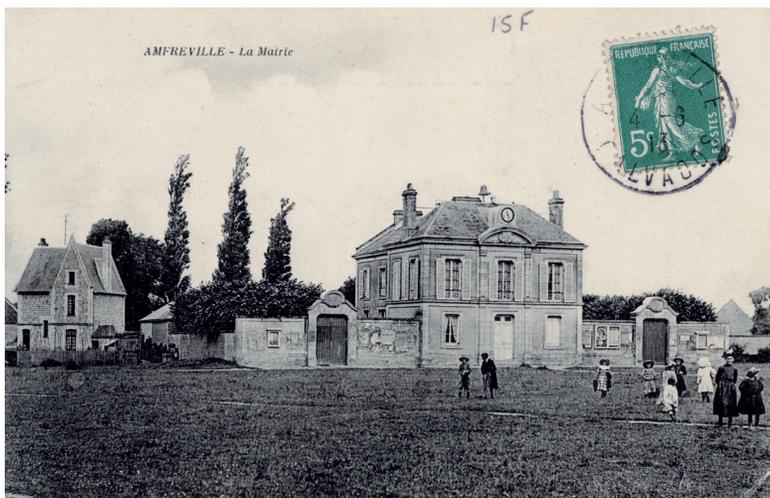


1918-2018 • Centenaire de l'Armistice

PORTRAITS DE POILUS AMFREVILLAIS

SOPHIE POTTIER
CHLOÉ MOUTINHO



CENTENAIRE DE L'ARMISTICE 1918 - 2018



© Georges Castel

Gravure du nom des quatre poilus qui ne figuraient pas sur le monument - 2018

Célébrer le 11 novembre et fêter l'Armistice de 1918, c'est commémorer la fin d'un conflit qui fût, au début du 20^e siècle, le plus meurtrier de l'Histoire du Monde, une guerre qui, en quatre ans, fera plus de 10 millions de morts et 21 millions de blessés. En France, ce sont près d'un million et demi de vies humaines et 3 millions de blessés et de mutilés.

Célébrer le 11 novembre, c'est donc fêter ce jour de 1918 où ce conflit sanglant s'arrêtait. Jour où on voulait espérer que cette Guerre Mondiale serait la dernière. Pourtant on ignorait qu'elle ne faisait que s'interrompre et que l'horreur allait recommencer en pire deux décennies plus tard.

Célébrer le 11 novembre, en cette année 2018, c'est aussi rappeler que notre commune n'a pas été épargnée puisque vingt amfrevillais trouvèrent la mort. Chaque 11 novembre, la Municipalité et les anciens combattants de l'Amicale, accompagnés de quelques villageois et écoliers rendent ainsi un hommage « à ses enfants morts pour la France » comme l'indique l'inscription sur le monument aux Morts.

Pour marquer le Centenaire de l'Armistice de 1918, l'équipe municipale a décidé de confier à « la Fabrique de patrimoines en Normandie », la réalisation d'un livret retraçant la brève vie de nos vingt amfrevillais qui ne revirent pas leur famille, leurs amis, leur village.

L'enquête a mis en lumière un oubli de l'histoire par l'absence de quatre noms de soldats ne figurant pas sur le monument du cimetière. Cette omission a depuis été réparée.

Les recherches ainsi menées permettent aujourd'hui de mieux connaître ces hommes, qui ne resteront pas que des noms gravés sur la pierre.

Xavier MADELAINÉ
Maire d'Amfreville

Cartes postales d'Amfreville pendant la Grande Guerre

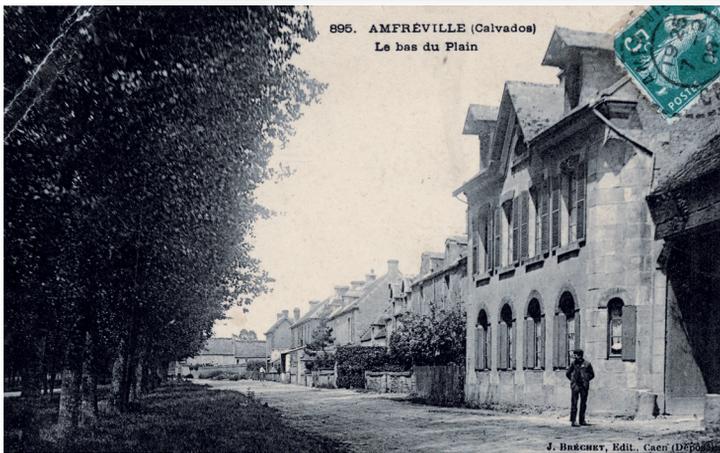
La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Leduc



La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Leduc



La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Leduc



- La Première Guerre mondiale au village	4
- Les sources	6
- Auguste Paul (1881-1915)	8
- Decaen Maurice (1898-1918)	9
- Delaisement Jacques (1873-1915)	10
- Frémont Édouard (1872-1915).....	12
- Génard Ferdinand (1893-1914)	13
- Hue Joseph (1882-1914).....	14
- Huet Bernard (1887-1914).....	16
- Lallemand René (1891-1918)	17
- Lavarde François (1894-1916).....	18
- Leduc Jean (1882-1915).....	19
- Levée André (1892-1916).....	20
- Levée Félix (1891-1914)	21
- Martine Eugène (1880-1916).....	22
- Mégardon Émile (1889-1914).....	23
- Mégardon Jean (1896-1916)	25
- Néré Georges (1891-1915)	26
- Néré Charles (1894-1915)	28
- Renouf Marcel (1883-1918)	29
- Renouf Anatole (1885-1915)	30
- Thierrée Ernest (1887-1916).....	32



LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE AU VILLAGE

L'ordre de Mobilisation Générale

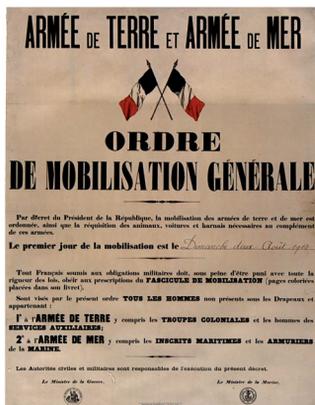
Le Dimanche 2 août 1914, l'ordre de mobilisation des armées de terre et de mer est ordonné. Tous les Français soumis aux obligations militaires doivent obéir aux fascicules de mobilisation. Trois millions et demi d'hommes, de toutes les communes de France, se préparent à partir ainsi au front.

La veille, 1^{er} août 1914, la gendarmerie était venue en apporter la nouvelle au Maire de la commune, Bernard Martine. Quelques instants plus tard, Léon Lemarchand, garde champêtre, au son du tambour, en informait ainsi les 320 habitants qui composaient la population du village en 1914. Il apposait ensuite à la porte de la mairie l'affiche conçue à cet effet.

Comme on peut l'imaginer, l'annonce de la mobilisation ne déclenche pas un enthousiasme généralisé. Le sentiment le plus répandu, dans toutes les couches de la population, fut celui de la surprise (la presse étant moins massive qu'en ville) et la stupéfaction car personne ne croyait à la guerre. Néanmoins, les jours suivants, les départs de nos soldats s'effectuèrent avec la plus grande régularité car ces derniers restaient convaincus qu'ils seraient très vite de retour dans leur foyer.

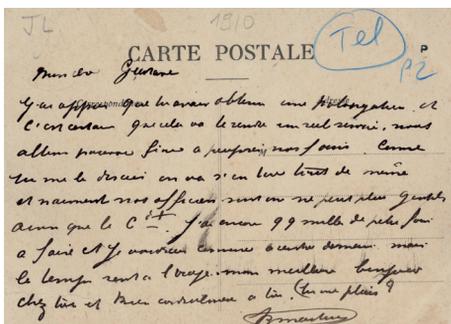
Le Maire, mobilisé

Bernard Martine, âgé de 39 ans, Maire depuis 1911, cultivateur à Amfreville, rejoint les classes d'âge mobilisées et appelées sous les drapeaux comme bon nombre d'hommes, jeunes et moins jeunes de la commune.



Affiche de l'ordre de mobilisation générale placardée le 2 août 1914

La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Leduc.



Correspondance de Bernard Martine, à son ami Gustave - Souvenirs de campagne 1914-1915

Mon cher Gustave,

J'ai appris que tu avais obtenu une prolongation et c'est certain que cela va te rendre un réel service, nous allons pouvoir finir à peu près nos foins.

Comme tu me le disais on va s'en tirer tout de même.

Et vraiment nos officiers sont un peu plus gentils ainsi que le commandant.

J'ai encore 99 milles de petits foins à faire et je voudrais commencer à le rentrer demain mais le temps reste à l'orage.

Mon meilleur bonjour chez toi et bien cordialement.

Bernard Martine

Durant les quatre années de guerre, la fonction de maire et d'Officier d'Etat Civil sera occupée successivement par Frédéric Lecanu puis Ernest Duvivier, conseillers municipaux délégués.

La vie municipale tournera au ralenti durant cette période avec deux à trois réunions annuelles.

Une fois l'Armistice signée le 11 novembre 1918, date qui marque la fin de la Première Guerre mondiale, le Maire reprendra ses fonctions et la direction de son exploitation. Malheureusement, vingt de nos compatriotes, morts ou blessés au combat, ne reviendront pas. Certains rejoindront les nécropoles érigées en leur mémoire sur leur lieu de bataille, les autres décédés de leurs blessures, seront inhumés dans le caveau familial.

Un Monument à la mémoire de nos morts

C'est le 27 juin 1920, que le conseil municipal, réuni sous la présidence de Bernard Martine, a décidé d'ériger le monument dédié aux enfants d'Amfreville, « Morts pour la France ».

Après discussion, pour savoir où on allait ériger ce monument (près de l'église, près de la mairie, sur la grande place du Plain), c'est finalement le cimetière, pourtant excentré du bourg, qui était retenu. La commune ayant peu de moyens financiers, négociait auprès d'un particulier pour l'édification de ce monument, un prêt de 7 000 F à un taux de 6 % d'intérêts. Le conseil votait, pendant une période de dix ans, une imposition extraordinaire de vingt centimes devant produire 1 120 francs.

Le monument retenu se présente en forme d'obélisque, du type de ceux qui ornaient jusque-là les tombes des cimetières. Ces monuments sont les moins chers et conviennent à l'esprit du temps, celui du deuil.

L'association des mots offre une importante nuance de sens.

En choisissant l'inscription : « Amfreville à ses enfants morts pour la France », les élus ont voulu rappeler qu'une des

spécificités de cette guerre est que ce sont des jeunes qui sont morts.

Ce sont les enfants du village qui sont morts. La moyenne d'âge des soldats à Amfreville est de 28 ans. Rappelons qu'autour de la table du conseil municipal, siègent pour moitié des hommes qui ont été mobilisés et qui « eux » sont revenus vivants.



© Karine Le Petit



Casque Adrian

Europeana/Fonds Protard



© Karine Le Petit

La liste des morts, deuxième élément de l'inscription, complète l'impression funèbre. Nommer est l'élément majeur : les noms rappellent les individus et leurs familles, ils leur redonnent l'existence, quand la disparition sur le champ de bataille les vouait au néant. Incrire les noms, les lire, c'est sortir les hommes de l'irréalité anonyme de la perte et du vide.

Xavier Madelaine

A l'initiative de l'équipe municipale d'Amfreville, la Fabrique de patrimoines en Normandie (Établissement public de coopération culturelle) a mené une enquête archivistique autour des soldats « morts pour la France » de la commune. Quatre années de guerre, au cours de laquelle environ 9,5 millions d'hommes dont 1,4 million Français perdent la vie.

LES SOURCES

Quatre années de guerre, au cours de laquelle environ 9,5 millions d'hommes dont 1,4 million Français perdent la vie. L'historien cherche et découvre les sources, les interprète, les met en ordre et écrit l'histoire. Croiser, recouper et confronter les sources, tels sont l'adage et la règle des historiens et archivistes ! Cet article présente succinctement quelques sources exploitées, véritable fil d'Ariane afin de mener cette enquête dans le dédale de l'Histoire. Pour cela, nous avons rassemblé les archives et recoupées les sources journalistiques et historiques. Qui étaient-ils ? Dans quelles circonstances sont-ils morts ? Telles sont les questions auxquelles notre étude tente de répondre, malgré les limites et difficultés rencontrées.

Site Mémoire des Hommes

Première source indiscutable, cette base de données en ligne du service Historique de la défense donne accès à plus d'un million de fiches militaires « morts pour la France », récapitulatives contenant les informations sur les circonstances de la mort (assez succincte), le grade, l'état civil, le jugement etc.

Monuments aux morts et livre d'or ministériel des pensions

L'équipe municipale décide d'ériger en 1920 un monument aux morts en l'honneur de 16 Amfrevillais, morts pour la France, dans le cimetière de la commune.

En 1919, l'Etat lance le projet d'un Livre d'or comprenant les noms de tous les héros, morts pour la France, conservés par les archives nationales.

Archives départementales :

- Les actes d'état civil,
- Les recensements de population,
- Les registres matricules comportent non seulement des données civiles et administratives (généalogiques, domiciliation, description physique, niveau scolaire etc.) mais aussi militaires notamment de précieuses informations relatives au parcours d'un soldat (régiment d'affectation, mutations, condamnations, hospitalisation, décoration, citation, durée des campagnes etc.)
- La presse.



Archives nationales, Amfreville -
Livre d'or ministériel des pensions.

Archives de la Croix-Rouge

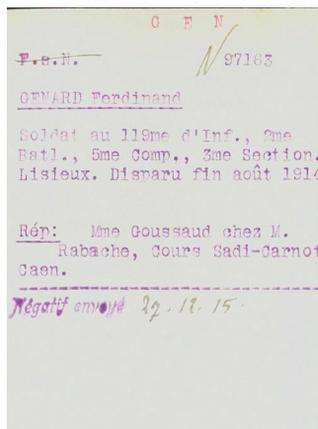
Ces archives donnent des informations sur cinq millions de soldats capturés, internés et blessé pendant le conflit de la Première Guerre mondiale.

Les journaux de marche et opérations des régiments

Etablis par le commandement sur le terrain au jour le jour, ces manuscrits retracent l'historique d'ensemble du régiment, destiné à maintenir la valeur morale de l'armée. Y sont décrites les manœuvres, combats, trajets, le quotidien des hommes. Mais attention, peu de chance de trouver les noms de « simples » soldats (à moins d'un acte héroïque), seuls les gradés ont la chance d'être mentionnés ! Outils de propagande militaire, ces journaux permettent néanmoins de découvrir, parfois, les circonstances du décès d'un soldat.

Archives familiales

La mémoire familiale est également une source à ne pas négliger. Peut-être, possédez-vous des cartes postales, des correspondances, des carnets, des croquis et dessins, des diplômes, des médailles, des objets insolites fabriqués dans les tranchées ou même des photographies d'un grand oncle, d'un grand-père ayant combattu... Beaucoup de soldats étaient photographiés en uniforme, ces images nous donnent quelques éléments à ne pas négliger : le régiment auquel il appartient (numéro brodé sur le col de l'uniforme ou le képi), le type d'uniforme permet de dater avant ou après 1915 (année de l'apparition de l'uniforme bleu horizon), les galons et les insignes éventuels. A noter que les chevrons cousus sur le bras indiquent la durée de présence au front (bras gauche) ainsi que le nombre des blessures de guerre (bras droit).



27/12/1915 - Télégramme annonçant la disparition de Ferdinand Génard.



Photographies et artisanat de tranchées.

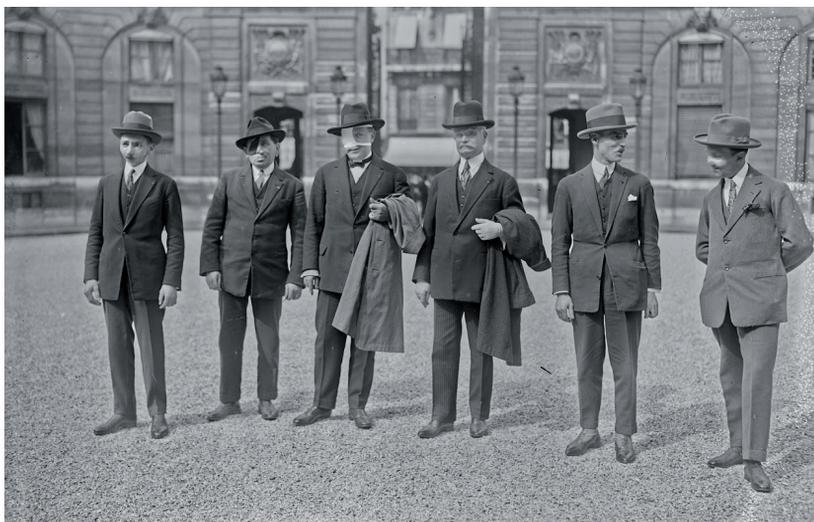
Qui étaient-ces hommes ? Dans quelles circonstances sont-ils morts ? Telles sont les questions auxquelles notre étude historique à hauteur d'Homme tente de répondre d'après le recoupement des sources. Vingt soldats ont été identifiés : Paul Auguste, Maurice Decaen, Jacques Delaisement, Edouard Frémont, Ferdinand Génard, Joseph Hue, Bernard Huet, René Lallemand, François Lavarde, Jean Leduc, André Levée, Félix Levée, Eugène Martine, Emile Mégardon, Jean Mégardon, Charles Néré, Georges Néré, Marcel Renouf, Anatole Renouf et Ernest Thierrée.

AUGUSTE PAUL (1881-1915)

Paul Auguste voit le jour le 29 janvier 1881 à Bréville (Calvados). Son père, Eugène, travaille comme journalier tandis que sa mère, Louise Duhomme, s'occupe du ménage. Paul reçoit une bonne instruction mais il n'obtient pas son certificat d'étude. À 20 ans, il fait son service militaire au 129^e régiment d'infanterie. En 1903, il passe à la troisième section de secrétariat d'État-major. En 1904, il rejoint le 39^e régiment d'infanterie puis est réformé temporairement pour « blépharite et conjonctivite chronique ». Le 30 janvier 1905, Paul épouse Adolphine Thiboult à Amfreville. De leur union naissent deux filles : Léopoldine le 15 février 1906 et Yvonne le 15 août 1908. Vers 1909, Paul passe au 36^e régiment d'infanterie. Le 1^{er} août 1914, Paul est mobilisé au sein de ce même régiment.

Le 25 septembre 1915, lors de violents affrontements, Paul est blessé par éclat d'obus lors des combats de Neuville-Saint-Vaast. Il est transporté en ambulance vers l'arrière. Il décède le 12 octobre à l'hôpital temporaire n°4 d'Amiens au n°68 de la rue Delpech. Sa fiche matricule stipule qu'il est mort des suites de blessures de guerre suivants : « fracture du crâne, du maxillaire inférieur, des fosses nasales, de l'orbite, broiement de l'œil droit [puis le rapporteur précise] éclatement de l'œil droit par éclat d'obus ».

Devenue veuve de guerre, Adolphine, obtient une allocation de 150 francs en novembre 1915. Paul Auguste est inhumé à la nécropole nationale Saint-Acheul. Mentionné sur le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, son nom est inscrit également sur la plaque commémorative de l'église et le monument aux morts de la commune.



BNF

Les gueules cassées à l'Élysée le 4 juin 1926.

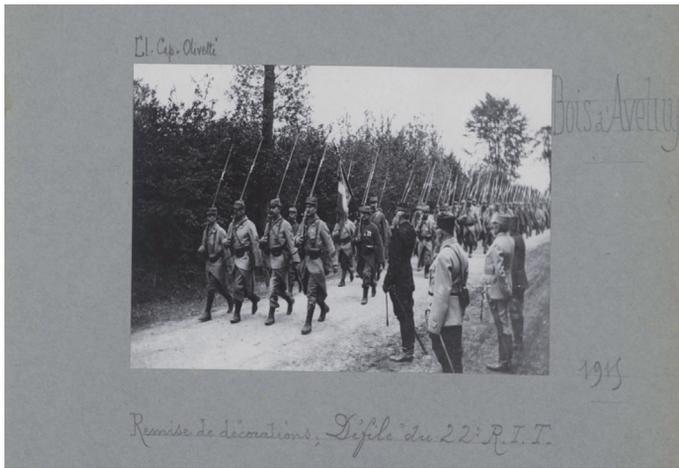
DECAEN MAURICE (1898-1918)

En 1889, le sculpteur Joseph Decaen se marie avec Marguerite Broquet, sans profession à Bréville. Maurice naît le 27 août 1898 à Amfreville. Sa famille s'installe à Ranville. En 1917, Maurice devance l'appel et l'engage. Inscrit au 6^e bureau de la Seine, matricule 2551, il est incorporé au 257^e régiment d'artillerie de campagne. Canonnier de 2^e classe, il se distingue à Verdun.

Le 31 octobre 1918, il est tué à l'ennemi à Olsène en Belgique. Il est inhumé dans le carré militaire de Machelen à Zulte, dans la province de Oost-Vlaanderen, à la tombe n° 551. Son nom est cité sur les livres d'or du ministère des pensions du 18^e arrondissement de Paris et de la ville d'Alençon.



Octobre 1918, Olsène (Belgique).



VAL 436/116 Fonds des albums Valois - Pas de Calais.

1915, Bois d'Aveluy, Défilé du 22^e RIT.

DELAISEMENT JACQUES (1873-1915)

Jacques Delaisement est venu au monde le 29 août 1873 dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Son père, Ernest, est alors négociant et sa mère, Maria Fleury, sans profession. Il est le cinquième enfant de la famille. Avec ses frères Charles, Emmanuel, Gabriel et sa sœur, Marie, sa petite enfance est parisienne. En février 1876, son père, Ernest, décède alors que sa femme est enceinte. Au mois de juin, la famille s'agrandit donc avec la naissance du petit Ernest. En décembre 1879, son frère Emmanuel décède. Après ces événements tragiques, sa mère décide d'installer sa famille en Normandie près de son frère, Alfred Fleury, qui habite Amfreville.

Sans obtenir le certificat d'étude, Jacques atteint un bon niveau d'instruction. Lorsqu'il effectue son service militaire en 1893, il est employé de commerce, rue Saint-Jean à Caen. Le 4 avril 1894, il est engagé volontaire pour quatre ans au 157^e régiment d'infanterie. Il devient caporal le 20 février 1895. Puis, en août de la même année, il demande à être rétrogradé et redevient soldat. Il passe au 158^e régiment d'infanterie. En 1898, il est placé dans la réserve. Jacques est rappelé à l'activité le 10 août 1914 au 22^e régiment d'infanterie territoriale. Ensuite, il rejoint le 236^e régiment d'infanterie le 15 mars 1915. 25 jours plus tard, le 9 avril il disparaît à Cartalis-shop, G. Lelong, 21, Rue St-Martin, Amiens Carnoy (Somme). Jusqu'à ce que l'on obtienne des informations contraires, il est présumé tué à l'ennemi. Un avis officiel de décès est édité le 30 novembre 1915. Le 9 mars 1921, Jacques Delaisement est déclaré mort par le tribunal de Caen. Guerre 1914-1915-1916, Carnoy. Carte postale, Aspect du Pays.

Publié dans le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, son nom apparaît sur le monument aux morts ainsi que sur la plaque de l'église de la commune.

QUESTIONNAIRE

Nom
(du militaire)

DEL
Delaisement

Prénoms

Jacques

Grade

Soldat

Unité
(corps, régiment,
bataillon, etc).

236 - Reg^t Inf^{ie}

Indiquez si possible
1° Son N° matricule

2° La date et le lieu
de sa disparition,
blessure ou in-
ternement. après
vous être assuré
préalablement
auprès de son
corps ou de son
dépôt qu'il est
signalé comme
DISPARU

Disparu
le 9 avril 1915
à Barroy.
(Lomme)

Nom et adresse
de la personne
à renseigner .

Delaisement, André
32 avenue Eglé
Maisons-Laffitte
S & O.



Extrait de l'album photographique du 22^e régiment d'artillerie RAC contre l'Allemagne (1914-1918).

FRÉMONT ÉDOUARD (1872-1915)

Édouard Frémont est né le 11 octobre 1872 à Amfreville. Son père, Jacques, est tailleur de vêtements et sa mère Olive Vivier, femme au foyer. Édouard est âgé de 16 ans lorsque son père décède en 1888. Malgré un niveau scolaire satisfaisant, il n'obtient pas son certificat d'étude et apprend à travailler le cuir et la bourre pour façonner des pièces d'attelage de chevaux

Devenu bourrelier, il effectue son service militaire en 1892 puis est incorporé au 22^e régiment d'artillerie en 1893. Édouard passe bourrelier 1^{re} classe en 1895 et entre dans la réserve à partir de 1896. Rappelé à l'activité pour cause de mobilisation générale, il arrive au corps le 18 janvier 1915 après avoir servi au GVC (le service de la garde des voies de communication) du 15 novembre 1914 au 15 janvier 1915 au poste de Ouistreham. Ce service a pour mission de surveiller les voies de chemins de fer, les lignes télégraphiques et autres infrastructures stratégiques. Édouard incorpore ensuite le 22^e régiment d'artillerie et monte au front. Un mois plus tard, il décède le 15 février 1915 à l'hôpital militaire de Versailles des suites d'une maladie contractée en service : « éruption suspecte ».

Cité dans le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, le nom d'Édouard Frémont apparaît sur le monument aux morts et sur la plaque commémorative de l'église de la commune.

GÉNARD FERDINAND (1893-1914)

Ferdinand Génard naît le 26 février 1893 au Theil près de Vassy. Il a trois frères, Alexandre né le 11 juillet 1899, Louis né le 11 septembre 1904, Victor né le 28 juillet 1906 et une sœur, Marie, née le 7 janvier 1903 à Amfreville. Malgré une bonne instruction, il n'obtient pas son certificat d'étude. Ferdinand devient, comme ses parents, Gustave Génard et Elise Blais, journalier. En 1911, il est noté sur le recensement demeurant chez Eugène Martine cultivateur à Amfreville. Il effectue son service militaire à partir de 1913 au 119^e régiment d'infanterie à Lisieux. Au sein du 2^e bataillon de la 5^e compagnie, il est envoyé au front dès le début de la guerre. Dans un premier temps, le régiment est affecté à la garde des passages du canal des Ardennes et de l'Aisne. Puis, il monte vers la frontière belge. Du 21 au 23 août 1914, le 119^e RI participe à la bataille de Charleroi, vers Montigny-sur-Sambre. Face à la défaite inéluctable, le régiment recule sous l'avancée de l'armée allemande. C'est probablement lors de la bataille de la Guise, le 29 août, que Ferdinand perd la vie. En effet, il est porté disparu à la fin du mois d'août, puis considéré comme mort le 18 septembre 1914.



1915, Monts-en-Ternois, Groupe de soldats 119^e RI avec Irma Dutate, propriétaire de la grange au 2nd plan.

Le 27 décembre 1915, un télégramme est envoyé à ses proches afin d'annoncer la dramatique nouvelle. Le jugement de décès ne sera rendu que le 26 mai 1921 par le tribunal de Caen.

Le nom de Ferdinand Génard apparaît sur le livre d'or du ministère des pensions et le monument aux morts d'Amfreville. Sur la plaque commémorative de l'église d'Amfreville apparaît le nom d'Alexandre Génard, est-ce une erreur d'état civil ? Est-ce un autre soldat mort pour la France ? Le prénom « Alexandre » n'est pas un prénom inscrit dans l'acte d'état civil de Ferdinand Génard.

HUE JOSEPH (1882-1914)

Joseph Hue naît le 26 mai 1882 à Maisons dans le canton de Trévières. Son père, Aymar, est propriétaire et sa mère, Jeanne dit Morel, est « occupée au ménage ». Enfant, Joseph reçoit une bonne instruction mais n'obtient pas le certificat d'étude. Domestique, installé à Tailleville chez Monsieur Levigneur, Joseph est condamné le 29 juin 1903 par le tribunal correctionnel de Caen à une peine de 8 jours de prison avec sursis pour bris de clôture. Le 21 novembre 1911, il se marie avec Léonore Foison à Amfreville où ils résident désormais.

Il effectue son service militaire comme soldat de 2^e classe à partir de 1903. Mobilisé le 1^{er} août 1914, Joseph Hue arrive au corps le 11 août. Envoyé sur le front, il décède des suites de blessures de guerre le 7 septembre à l'hôpital Civils de Château-Thierry dans l'Aisne. Sa veuve, Léonore, bénéficie d'une aide financière à hauteur de 150 francs.

Joseph est inhumé à la nécropole nationale Soupir 2 à Soupir dans l'Aisne tombe n°1315. Son nom est cité dans le livre d'or du ministère des pensions, gravé sur la plaque de l'église et sur le monument aux morts d'Amfreville.



Carte postale. Château-Thierry, Hôtel-de-Ville, Théâtre et place du Marché.



*Avril-Juin 1915, Saleux (Somme).
Soldats du 236^e RI au repos sur le bord d'une route.*

HUET BERNARD (1887-1914)

Bernard Huet naît le 18 avril 1887 à Bretteville-Sur-Odon d'un père menuisier, Auguste et d'une mère, Fernande Vauclin, femme au foyer. La famille s'installe à Sallenelles. Bernard sait lire mais pas écrire. Il devient domestique de ferme à Amfreville (de 1910 à 1912), Branville (1913) et Bourguébus (1914). Il effectue son service militaire au 132^e régiment d'infanterie à Reims de 1907 à 1910 puis est incorporé le 14 avril 1914 au 36^e régiment d'infanterie, basé à Caen.

Âgé de 27 ans, Bernard est mobilisé le 1^{er} août 1914. Son régiment rejoint le front le 4 août. Lors de l'attaque du château de Brimont, le 14 septembre 1914, le régiment connaît de lourdes pertes près de la position des Cavaliers de Courcy, situé à proximité de Reims. Bernard rejoint l'Artois dans le secteur de Craonne, au Bois de Beau Marais. Blessé le 18 septembre, il décède à l'hôpital de Vierzon des suites de blessures de guerre le 27 septembre 1914.

Une pension de 150 francs a été accordée à son père, Auguste, le 12 juin 1915. Mentionné sur le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, le nom de Bernard Huet est inscrit sur la plaque commémorative de l'église et sur le monument aux morts de la commune.



Carte postale. L'Hôpital auxiliaire n°15 de Vierzon.

LALLEMAND RENÉ (1891-1918)

De l'union d'Alfred Lallemand et de Berthe Malherbe, naît René le 8 avril 1891 à Bucéels près de Balleroy. Enfant, René possède une bonne instruction mais n'obtient pas son certificat d'étude. Pour autant, il devient étudiant ecclésiastique à Cabourg.

Le 8 octobre 1902, incorporé au 5^e régiment d'infanterie, René effectue son service militaire. Rapidement, il prend du galon et devient caporal le 9 octobre 1913. Réengagé pour deux ans, il est nommé sergent le 21 avril 1914 puis sergent-fourrier le 26 juillet. Mobilisé le 1^{er} août de la même année, il est blessé le 13 septembre 1914. Le 19 février 1915, il rejoint le 36^e régiment d'infanterie.

Passé au 87^e régiment d'infanterie le 10 mars 1915, il est promu adjudant le 28 avril. Il est cité à l'ordre général n° 2 : « Le 17 juillet 1915, a réussi par une contre-attaque à reprendre une partie de la tranchée dans laquelle les Allemands avaient pris pied. S'est maintenu dans la tranchée jusqu'à l'arrivée des renforts malgré l'infériorité numérique des forces dont il disposait ».

En septembre 1918, son régiment en Champagne, livre bataille dans les tranchées de Mesnil-lès-Hurlus (Marne). René meurt le 19 septembre 1918 à Mouilly (Meuse) sous le feu de l'ennemi. Il reçoit la croix de guerre à titre posthume.

René est inhumé à la nécropole nationale de Bras-sur-Meuse. Publié sur le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, son nom est inscrit sur le monument aux morts et sur la plaque commémorative de l'église de la commune.



Europapama/Laurent Wiat, Rémi Demoury

*Carte brodée souvenir du
87^e régiment d'infanterie.*

LAVARDE FRANÇOIS (1894-1916)



*Croix de Guerre
1914-1918 - Europeana*

Victoire Hue, dentellière, épouse Louis Lavarde, journaliste, le 4 décembre 1889 à Amfreville. De leur union, naissent Renée le 16 avril 1890 et François le 3 juillet 1894 à leur domicile d'Amfreville. François est seulement âgé de 12 ans lorsque sa mère décède le 20 juillet 1906. Il n'obtient malheureusement pas son certificat d'étude malgré un niveau scolaire satisfaisant. Adulte, François exerce la profession de journaliste.

Il est incorporé le 4 septembre 1914 au sein du 26^e bataillon de chasseurs. Le 1^{er} juillet 1916, commence l'offensive de la Somme. Le 3 juillet, la batterie de Damloup se trouve assaillie : les vagues d'assaut ennemies, à la suite d'un bombardement des plus violents, atteignent la batterie et l'occupent presque entièrement. Mais, une compagnie française se maintient dans la partie sud de l'ouvrage. Réduits à une vingtaine d'hommes, à la tombée de la nuit, ils résistent encore. À 21 heures, une compagnie de renfort les rejoint, avec laquelle, ils chassent l'ennemi à coups de grenades et récupèrent la position. De Thiaumont à la batterie de Damloup, la lutte est acharnée, incessante et effroyablement meurtrière. Au cours de ces violents combats au bois Fumin, François Lavarde est tué à la batterie de Damloup (Meuse) le 6 juillet 1916.

Le 12 juillet 1916, il reçoit, post-mortem, une citation à l'ordre de la Brigade : « Excellent chasseur courageux et entreprenant, tombé en 1^{re} ligne sous un violent bombardement au moment où il aiguillait une troupe de relève le 6 juillet 1916. ». Il est décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze.



La Bataille Damloup, ruines de l'ouvrage bétonné - DR

Mentionné sur le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, le nom de François Lavarde apparaît sur la plaque commémorative de l'église et sur le monument aux morts de la commune.

LEDUC JEAN (1882-1915)

Caroline Le Flaguais, originaire de Versailles, met au monde Jean Leduc à Caen le 30 mai 1882. Le père de l'enfant, Félix, mène une belle carrière militaire : adjudant, major, capitaine au 36^e de ligne puis commandant. Au cours de son enfance, Jean devient orphelin et part vivre chez son oncle, Georges Le Flaguais à Amfreville au lieu-dit du Mortier. Il n'obtient pas son certificat bien qu'il possède une instruction primaire satisfaisante. Adulte, il s'installe à Paris au 7 rue Gozelin dans le 6^e arrondissement.

Ce grand gaillard, d'1m80, effectue son service militaire à partir 1903 comme soldat de 2^e classe au 36^e régiment d'infanterie. Mobilisé le 1^{er} août 1914, il est rappelé sous les drapeaux au 36^e régiment d'infanterie qu'il rejoint le 11 août. Ses qualités sont rapidement reconnues sur le front où il se bat dès le 30 août. Il devient successivement : caporal le 16 octobre, sergent le 25 décembre 1914 puis lieutenant de la réserve à titre temporaire le 4 juin 1915. Le 16 mai 1915, le 36^e régiment se rend en Artois pour participer à l'offensive qui se déroule de mai à juin 1915. Le 19 juin, Jean, alors âgé de 33 ans, est tué à l'ennemi lors des violents affrontements à Neuville-Saint-Vaast. Son courage lui vaut une citation : « Le 19 juin à la suite d'une contre-attaque allemande s'est élancé à la tête de ses hommes pour essayer de reprendre une tranchée où l'ennemi avait pris pied. Est tombé mortellement atteint d'une balle à la tête ».

Le nom de Jean Leduc est gravé sur le monument aux morts d'Amfreville et cité dans le livre d'or des pensions de la commune. En revanche, il n'apparaît pas sur la plaque commémorative de l'église. Il s'agit de la seule incohérence entre les deux éléments commémoratifs amfrevillais.



VAL.477124, Fonds des albums Valois - Pas-de-Calais

1915, Route de Châtelet à Gougnies. Tombe commune n° 40 où reposent 140 soldats du 36^e RI.

LEVÉE ANDRÉ (1892-1916)

Europeana/Jean Galpin.



Le 119^e régiment d'infanterie dans les tranchées.

Ernest Levée, charpentier et Valentine Hamel, femme au foyer se marient le 5 octobre 1888 à Amfreville où ils résident. De leur union naissent Germaine le 28 octobre 1889 et André le 9 mai 1892. En 1911, la famille vit au hameau Oger à Amfreville. André a un bon niveau scolaire mais n'obtient pas le certificat d'étude. Comme son père, il exerce la profession de charpentier-menuisier.

Mobilisé le 2 août 1914, il part au front. Affecté au 119^e régiment d'infanterie à la 7^e compagnie. André gravit rapidement les échelons. Il devient caporal le 30 septembre 1914, puis sergent le 13 octobre 1915,

De juin à novembre 1916, le régiment stationne vers le Saillant de Saint-Mihiel, dans le bois des Chevaliers au nord de Vaux-lès-Palameix (Meuse). André vit l'enfer de Verdun à Fleury devant Douaumont. Il disparaît le 3 juin 1916 à Douaumont (Meuse). Le 18 août 1916, la Croix-Rouge transmet un télégramme à son père pour lui annoncer la disparition de son fils. Le tribunal de Caen le déclare mort pour la France le 6 juillet 1921 : « tué à l'ennemi au bois de Vaux Chapitre (Meuse) le 3 juin 1916 ».

Publié dans le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, son nom est également inscrit sur le monument aux morts d'Amfreville et sur la plaque de l'église de la commune. Enfin, il apparaît également sur le monument aux morts de Ranville.

L E V

F.s.N. 163124

LEVÉE André Georges Auguste

Sergent au 119^eme d'Inf., 7^{me} Comp., Matricule au Recrutement de Caen 5082. Médaille 259. Classe 1912. Disparu 3 juin 1916 à Douaumont. *Vaud*

Rép: M. Ernest Levée à Amfreville, (Calvados). 18-8-16

12-7-16

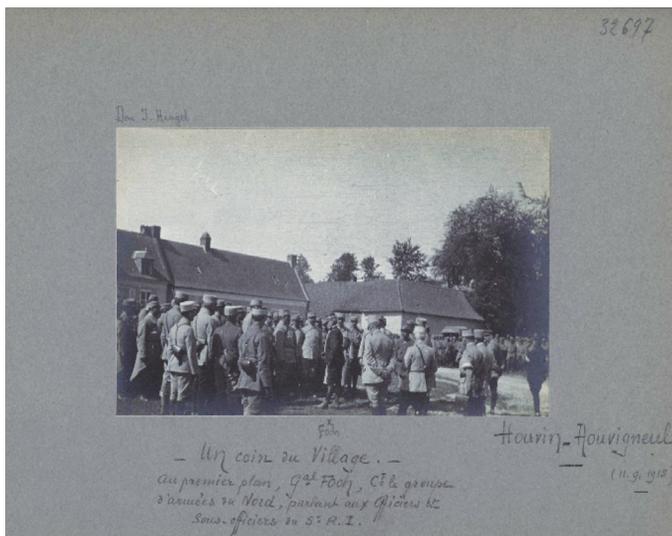
Rep: M. Ernest Levée à Amfreville (Calvados)

12-7-16

X 1058/R. 81705. Serg. / 29^e Inf. 10^e C^{ie} d'ai connu un sergent nommé André dont j'ignore le nom de famille. Ce dernier est tombé au champ d'honneur le 1-6-16 au bois de la Corlette. Rest. Emile Gellay, matr. 1193 350^e ; Ranville B. 2^e section. 18-6-16. m pas com.

Archives de la Croix-Rouge. Registre de la Mémoire du Monde de l'Unesco - Comité international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (CICR).

Télégramme annonçant la disparition d'André à son père.



VAL 1315/172. Fonds des albums Valois - Pas-de-Calais

11 septembre 1915, Houvin-Houvineuil. Un coin du village. Au 1^{er} plan, général Foch parlant aux officiers et sous-officiers du 5^e régiment d'infanterie.

LEVÉE FÉLIX (1891-1914)

Félix Levée, cousin d'André Levée, voit le jour le 31 octobre 1891 à Amfreville. Ses parents, Louis Levée, couvreur, et Alida Langlois, dentellière, encore mineurs se marient le 3 mai 1886 à Amfreville. Devenu orphelin de père, Félix vit avec sa mère et ses sœurs aînées, Valentine née le 31 mars 1887 et Louise née le 1^{er} mai 1889. Malgré un niveau scolaire satisfaisant, Félix n'obtient pas son certificat d'étude. Valentine décède à l'âge de dix ans, le 29 juin 1907. Adulte, Félix devient maçon.

Mobilisé le 2 août, il rejoint le 5^e régiment d'infanterie, le « Navarre sans peur ». Dès les premiers jours de guerre, le 5^e régiment rejoint le front à la frontière belge. Il est engagé dans cette bataille sanglante de Charleroi en Belgique. Les troupes connaissent la défaite mais inflige de lourdes pertes à l'ennemi non loin de Lugny. Soldat de 2^e classe, Félix est tué le 8 septembre 1914 à Morsains (Marne). Mentionné dans le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, le nom de Félix Levée est gravé sur le monument aux morts et sur la plaque de l'église de la commune.



La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Voituriers-Chantreuil.



VAL_166/012, Fonds des albums Valois - Pas-de-Calais

Avril 1917, Vallon de Jolival. Groupe d'officiers du 2° Génie.

MARTINE EUGÈNE (1880-1916)

Eugène Martine est né le 31 mars 1880 à Bréville. Son père, Jules, exerce le métier de cultivateur, sa mère, Marie Hervieu, est femme au foyer. Enfant, il n'obtient pas son certificat d'étude malgré un niveau scolaire satisfaisant. Son père, propriétaire terrien à Amfreville, est membre du conseil municipal. Devenu cultivateur à Amfreville, il se marie avec Marthe Legrix le 29 mai 1909.

Incorporé en 1901, il effectue son service militaire au régiment de dragons d'Evreux comme soldat de 2^e classe. Il est promu brigadier le 9 juin 1902. Désaffecté de la cavalerie, il passe au 3^e régiment du génie en avril 1914. Mobilisé le 2 août 1914, il rejoint le 2^e régiment du génie sur le front d'Orient le 12 janvier 1916. Lors d'un bombardement aérien à Zeitenlick (Grèce), Eugène décède à la suite d'un accident en service commandé le 27 mars 1916, il est alors âgé de 36 ans.

Son nom est cité dans le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, gravé sur la plaque de l'église et également sur le monument aux morts de la commune. Eugène Martine repose dans le cimetière de Merville aux côtés de sa femme et son plus jeune fils.



La Fabrique de patrimoines en Normandie/Fonds Voituriers-Chantreuil.

MÉGARDON ÉMILE (1889-1914)

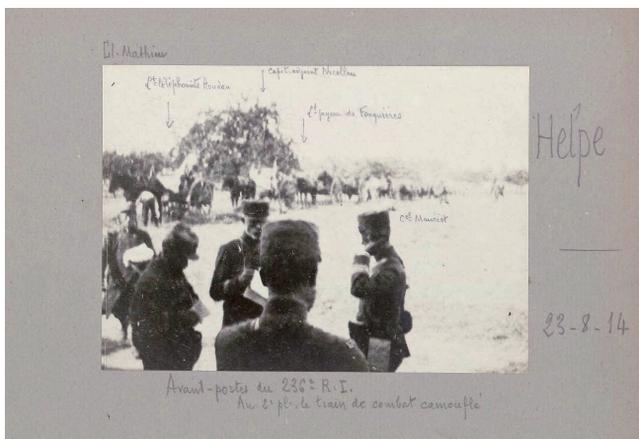
Émile Mégardon est né le 13 mai 1889 à Cherbourg. Son père, Jean, et sa mère, Marie Grenier, demeurent alors à Saint-Vaast-la-Hougue. Son père, est capitaine au 5^e régiment d'infanterie. Émile est scolarisé au lycée Victor Grignard à Cherbourg. Adulte, il devient clerc de notaire. À 18 ans, en 1906, Émile s'engage volontairement dans l'armée pour 3 ans à Cherbourg. En 1907, il est affecté au 36^e régiment d'infanterie. À l'instar de son père, il gravit rapidement les échelons, nommé caporal le 1^{er} octobre 1907, puis sergent en 1908. En 1910, il passe dans la réserve de l'armée active. Le 5 février 1914, il rejoint la subdivision de Caen pour changement d'adresse. Dès 1911, il réside rue Froide à Caen.

Émile est rappelé lors de la mobilisation générale et arrive au corps le 4 août 1914.

Affecté au 236^e régiment d'infanterie, il part au front et participe aux premières batailles très meurtrières de 1914. Il est malheureusement blessé dès le début du conflit. Il souffre d'une « fracture de la cuisse gauche par éclat d'obus », suivie d'une « gangrène gazeuse ». Les médecins décident de l'amputer le 14 septembre 1914. Émile décède le 15 septembre à l'hôpital complémentaire n°41 de Pithiviers (Loiret) des suites de ses blessures.

Inscrit sur le livre d'or du ministère des pensions d'Amfreville, le nom d'Émile Mégardon figure sur le monument aux morts et sur la plaque de l'église de la commune. Il est également inscrit à Cherbourg Octeville sur la plaque commémorative du lycée Victor Grignard, le monument aux morts et le livre d'or du ministère des pensions de la ville. Son nom est aussi présent sur le monument aux morts et sur la plaque de l'église de la commune de Saint-Vaast-la-Hougue.

Émile ayant déménagé à plusieurs reprises, on peut imaginer que sa famille manchoise et amfrevillaise a souhaité lui rendre hommage. Mais, ni les registres d'état civil et ni les recensements de population ne font état de la présence d'Émile à Amfreville.



Le 23 août 1914, Helpe, Avant-poste du 236^e R.I.
Au deuxième plan, le train de combat camouflé.



MÉGARDON JEAN (1896-1916)

Jean Mégardon est né le 24 août 1896 à Saint-Vaast-la-Hougue. En 1901, âgé de 4 ans, Jean réside chez son oncle Émile Hervieu. Émile est le mari de sa tante maternelle, Hélène Grenier. La famille vit avec Marguerite Grenier, grand-mère de Jean.

Jean est encore étudiant quand la guerre éclate. Incorporé le 31 mars 1915 au 2^e régiment d'infanterie, il passe au 47^e RI en juin 1915. Il part au front le 30 septembre 1915. Nommé caporal-fourrier en octobre, il devient sergent en mai 1916.

Le 27 juin 1916, le 47^e régiment d'infanterie est dans la Somme. Le 1^{er} août, il s'installe dans le secteur de Méharicourt. Le 4 septembre alors que le 47^e RI est en réserve, dans l'après-midi le 3^e bataillon auquel il est affecté monte à l'assaut. Sa compagnie participe à l'attaque du Fortin de Chilly le 5 septembre. Le rapport régimentaire note « l'objectif est atteint, mais les contres attaques ennemies déciment les survivants... » Jean est tué à l'ennemi le 5 septembre.

Il reçoit une citation pour sa bravoure : « est tombé à la tête de ses hommes en donnant le plus bel exemple de courage de sans [sic] froid et d'abnégation ». Le 24 octobre 1917, un article du quotidien L'Ouest Éclair cite son nom dans la liste des morts pour la France ayant reçu la croix de guerre.

Comme celui de son frère, le nom de Jean Mégardon est présent sur le monument aux morts et sur la plaque de l'église d'Amfreville, mais il est absent du livre d'or du ministère des pensions de la commune. On le retrouve également sur le monument aux morts et le livre d'or du ministère des pensions de Cherbourg, sur le monument aux morts et sur la plaque de l'église de la commune de Saint-Vaast-la-Hougue. En outre, il est cité dans le livre d'or du clergé et des congrégations.

À l'image du parcours de son frère, Jean a « navigué » entre la Manche et le Calvados. Sa citation extraite du livre du clergé laisse supposer qu'il avait peut-être débuté une carrière ecclésiastique.



1^{er} bataillon du 47^e RI au front.

NÉRÉ GEORGES (1891-1915)

Armand Néré, maréchal des logis (brigadier) de gendarmerie et Marie Chennevière, femme de ménage se marient et s'installent à Amfreville. De leur union, naissent Georges le 4 janvier 1891 à Cormeilles (Eure), Jeanne le 4 août 1893 à Amfreville et Charles le 15 décembre 1894 à Cormeilles. La famille déménage à Berjou dans l'Orne. Georges devient enfant de troupe et s'engage pour cinq ans à la mairie des Andelys en 1909 au 36^e régiment d'infanterie.



Européana/Félix Gracianette et André Candau

Groupe de soldats du 403^e RI.

Il gravit rapidement les échelons, devient caporal le 27 avril 1909, sergent le 27 septembre 1910, sergent-fourrier le 28 septembre 1912 et adjudant le 8 février 1913. Le 21 août 1912, il obtient son certificat d'aptitude à l'emploi de chef de section dans la réserve. Il se réengage pour une année supplémentaire le 4 avril 1914. Mobilisé le 2 août 1914, le 36^e régiment part au front. Il est ensuite affecté au 403^e régiment d'infanterie qui se forme aux Andelys (Eure), le 21 mars 1915. Fait extrêmement rare : à sa demande, Georges Néré redevient soldat de 2^e classe le 13 mai 1915 !

Georges décède le 9 septembre 1915 au poste d'ambulance 11/12 à Braux Sainte Corbière (Marne). Âgé de 23 ans, il avait appris le décès de son frère cadet quelques mois auparavant. Un article de L'Ouest Éclair, en 1916, relate les décès successifs des deux frères.



Troupe du 403^e RI.

Le nom de Georges Néré est cité sur la plaque commémorative de l'église et sur le monument aux morts d'Amfreville. Mais élément plus complexe à expliquer, il est aussi mentionné dans le livre d'or du ministère des pensions de Fresney-le-Puceux. Son nom est également cité sur le monument commémoratif de la Première Guerre mondiale de l'école militaire des Andelys et sur le monument aux morts de Berjou. Georges est inhumé à la nécropole nationale de Sainte-Menehould.

NÉRÉ CHARLES (1894-1915)

Charles est né le 15 décembre 1894 à Cormeilles (Eure). Pour suivre son frère, Charles devient également enfant de troupe et s'engage pour cinq ans à la mairie des Andelys en 1912 au titre du 36^e régiment d'infanterie.

À l'image de son frère, Charles prend rapidement du galon, est nommé soldat de 1^{ère} classe le 23 mai 1913, caporal le 21 septembre 1913 puis sergent le 27 mars 1914. Il est mobilisé le 2 août au 36^e régiment d'infanterie puis rejoint le 403^e régiment d'infanterie sur le front.

Blessé le 7 juin 1915 près de Fricourt-Mametz, Charles meurt alors qu'il est soigné à un poste de secours.

Le 17 février 1916, le journal L'Ouest Éclair publie une brève stipulant : « Deux frères, Georges Néré 26 ans et Charles Néré, 20 ans domiciliés à Cambercourt, viennent, à quelques jours d'intervalle, d'être frappés mortellement, le premier par un éclat d'obus, le second par une balle, alors qu'ils faisaient l'un et l'autre leur devoir dans les tranchées. »

Berjou

TUES A L'ENNEMI. — Deux frères, MM. Georges Néré, 26 ans, et Charles Néré, 20 ans, domiciliés à Cambercourt, viennent, à quelques jours d'intervalle, d'être frappés mortellement, le premier par un éclat d'obus, le second par une balle, alors qu'ils faisaient l'un et l'autre leur devoir dans les tranchées.
A leur famille nous adressons nos bien sincères condoléances.

Gallica/Archives de la BNF

L'Ouest Éclair, 17 février 1916

Charles Néré est inscrit sur la plaque commémorative de l'église et sur le monument aux morts de la commune d'Amfreville. Tout comme son frère il est cité dans le livre d'or du ministère des pensions de Fresney-le-Puceux. Son nom est aussi cité sur le monument commémoratif de la Première Guerre mondiale de l'école militaire des Andelys ainsi que sur le monument aux morts de Berjou. Charles est inhumé à la nécropole nationale de Bray-en-Somme.

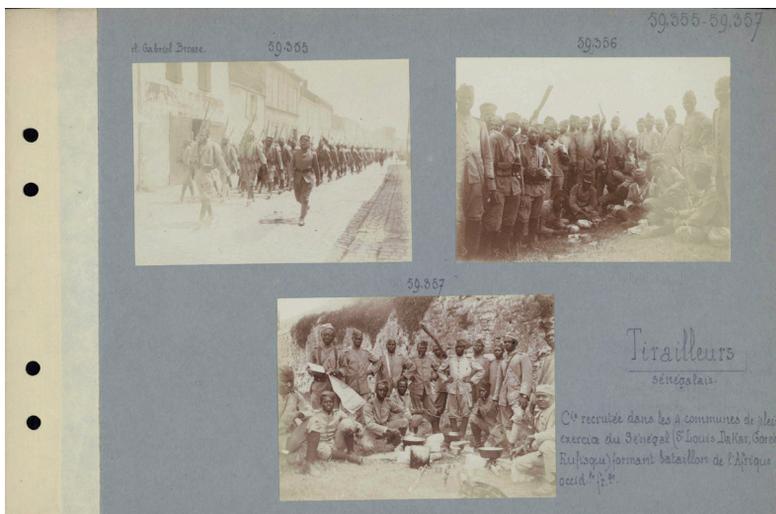
RENOUF MARCEL (1883-1918)

Marcel Renouf est né 9 avril 1883 à Amfreville. Il est le fils d'Armand Renouf, journalier et d'Ernestine Letellier, « occupée au ménage ». Marcel devient également journalier et s'installe à Caen. Il porte un tatouage sur l'avant-bras gauche portant l'inscription LC. Son parcours de vie quelque peu chaotique est semé de condamnations délivrées par le tribunal de Caen :

- Le 30 juillet 1900, Marcel est condamné à 20 francs d'amende pour coups et blessures,
- Le 28 novembre 1901, trois mois de prison pour coups et blessures,
- Le 12 mars 1903, 1 mois de prison pour vol, chasse avec engins prohibés en prenant un faux nom,
- Le 11 juillet 1904, 6 jours de prison et 50 francs d'amende pour chasse sans permis et en temps prohibé,
- Le 26 août 1904, 11 jours de prison pour rébellion,
- Le 31 août 1904, 15 jours de prison et 50 francs d'amende (confusion avec la peine du 11 juillet 1904) pour chasse.

Le 15 décembre 1904, Marcel semble rentrer dans le rang et incorpore l'armée comme chasseur à pied, 2^e classe au sein du 5^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Puis, il devient chasseur de 1^{re} classe le 30 avril 1906. Au sein de sa section, il mène campagne en Tunisie du 7 décembre au 3 octobre 1906. Le 3 janvier 1905, à Gabès, il est blessé lors d'une manœuvre : « étant employé à la manœuvre du canon, la roue gauche de l'avant-train d'une pièce d'artillerie qu'il sortait d'un hangar lui passa sur la jambe droite, il en résulte des traces de contusion à la cuisse droite un peu au-dessus du genou et consistant en des ecchymoses linéaires d'une largeur d'un demi-centimètre environ ». Atteint d'une tuberculose pulmonaire, il est réformé le 2 octobre 1906.

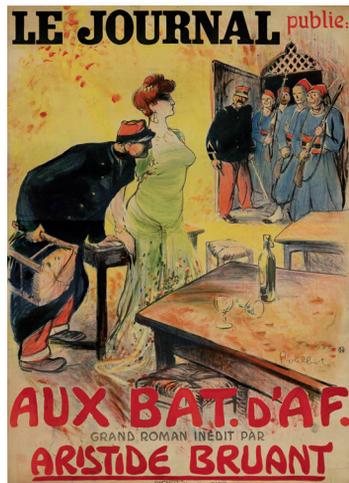
VAL.506/076b, Fonds des albums Valois - Pas-de-Calais



Tirailleurs sénégalais. Compagnie recrutée dans les 4 communes formant le bataillon de l'OAF.

Revenu à la vie civile, ses « vieux démons » le reprennent : le 24 février 1910, il est condamné par la cour d'assise du Calvados à 5 ans de réclusion avec interdiction de séjour pour vol aggravé. Lorsque la guerre éclate, Marcel est affecté à la 3^e section d'exclus métropolitains puis autorisé à rejoindre le front à partir du 26 avril 1916 au sein du 2^e puis 5^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Lors de violents combats, Marcel est blessé le 11 septembre 1916. Le 3 avril 1918 à Cautilly, il est touché par balle à la fesse droite et la jambe gauche. Le 22 juillet 1918, il décède des suites de ses blessures à l'ambulance 3/45 secteur 68 à Verzy.

Son nom n'apparaît pas sur le monument aux morts d'Amfreville, probablement en raison de ses condamnations. En revanche, il est cité dans le livre d'or des pensions de Gaillon (Eure) ainsi que sur le monument aux morts de cette commune. Marcel est inhumé à la nécropole nationale à Sillery (Marne).



Le journal..., 1910. Producteur : Poulbot, Francisque. Imp. Pichot, 54, rue de Clichy, Paris.

BNF/AIFF 14897-6

RENOUF ANATOLE (1885-1915)

Anatole Renouf est né le 14 février 1885 à Amfreville, il est le petit frère de Marcel. Comme son père et son frère, Anatole devient journalier et s'installe avec son frère à Caen.



Archives départementales de la Gironde/Charles Schmitt.

Edilton Lemeur

1915, scène de coiffure et de taille de barbe au 72^e.

Le 11 octobre 1905, Anatole s'engage pour 3 ans. Mais, il manque à l'appel le 20 octobre 1905, et l'armée le déclare déserteur le 21 décembre. Arrêté le 9 janvier 1906, il est ramené au corps le 12 janvier. Le 23 février 1906, le conseil de guerre le condamne à 3 mois de prison pour désertion à l'intérieur en temps de paix. Le 15 septembre 1911, il se marie avec Suzanne Denise à Amfreville.

Mobilisé le 1^{er} août 1914 au 36^e régiment d'infanterie, il rejoint le front le 4 août. Il passe au 72^e régiment d'infanterie le 10 mars 1915. De février à mars 1915, son régiment stationne en Champagne, vers Mesnil-lès-Hurlus, dans le secteur du Bois Jaune Brûlé qu'il occupe en mars 1915. Le mois suivant, le régiment est envoyé aux Eparges où il participe à l'assaut du village de Riaville, dans le canton de Fresnes-en-Woëvre (Meuse). Il meurt le 7 avril 1915 à Maizeray. Une aide financière de 150 francs est accordée à Suzanne sa veuve, le 26 octobre 1915. Anatole laisse derrière lui un fils qu'il n'a probablement jamais vu puisque Bernard né à Troarn le 3 décembre 1914.

Probablement pour les mêmes raisons que son frère, son nom n'est pas inscrit sur le monument aux morts de sa ville de naissance. Sans-doute pour les mêmes raisons évoquées que pour son frère, Marcel. En revanche, il est inscrit sur le monument aux morts de Troarn et publié dans le livre d'or des pensions de cette commune.



Août 1914, quatre soldats au 72^e RI.

THIERRÉE ERNEST (1887-1916)

Ernest Thierrée est né le 6 novembre 1887 à Amfreville. Sa sœur aînée, Aimée, voit le jour le 23 juillet 1885. Encore jeunes, ils perdent leur mère, Rosalie Vaudru, le 6 août 1889. N'ayant pas été à l'école, Ernest ne sait ni lire ni écrire. Adulte, il exerce la profession de journalier comme son père prénommé Lucien. En 1911, il réside au « Haut de Bréville ». Il se marie avec Clarisse Adam à Amfreville le 29 novembre 1913.



La Fabrique de patrimoine en Normandie/fonds Voturier-Chantreuil

À partir du 1^{er} mai 1910, il effectue son service au sein du 39^e régiment d'infanterie à Rouen. Il passe au 36^e régiment d'infanterie à Caen le 1^{er} avril 1914.

Lorsque la guerre éclate, Ernest rejoint le front dès le 4 août 1914. Il est nommé caporal le 29 septembre 1914. Le 2 avril 1915, il est blessé par balle à la cuisse droite. Sur décision du Général, commandant de la 70^e brigade d'infanterie, il est classé dans le service auxiliaire en raison « d'impotence fonctionnelle de la cuisse droite par limitation de la flexion du genou section des muscles du vaste externe ». Cette décision est maintenue par la commission de réforme de Caen réunie le 25 avril 1916, la cicatrice à la cuisse droite étant toujours volumineuse. Souffrant d'asthénie et d'urémie, il décède à l'hôpital auxiliaire n° 9 à Caen le 21 novembre 1916, à l'âge de 29 ans. Ernest Thierrée a été inhumé, le 25 novembre 1916, dans le cimetière de la paroisse d'Amfreville. Son nom est inscrit sur la plaque commémorative de Bréville-les-Monts. Une cérémonie d'adieu a eu lieu en l'église de Bréville-les-Monts.



La municipalité d'Amfreville tient à remercier :

Monsieur Jacky Leduc et madame Annie Voiturier-Chantreuil qui ont ouvert leurs albums photos et cartes postales et dont certaines figurent dans ce livret.

Monsieur Jean-Paul Martine, descendant d'Eugène Martine qui nous a permis d'identifier la tombe à Merville.

Mme Cauvigny, petite fille d'Ernest Thierrée qui nous a communiqué un extrait des archives diocésaines dans lequel est indiqué que la cérémonie d'adieu a eu lieu le 25 novembre 1916.

L'amicale des anciens combattants.



A l'initiative de l'équipe municipale d'Amfreville, la Fabrique de patrimoines en Normandie (Établissement public de coopération culturelle) a mené une enquête archivistique autour des soldats «morts pour la France» de la commune.

